

Space Maker, vers l'espace et au-delà ...  
ou les nouvelles technologies motivent le retour au "fait main" !

Je me souviens d'une exposition organisée au 22<sup>1</sup>, par Michel Battle, titrée « le garagisme », où étaient invités, au côté de la figure tutélaire de Richard Bacqué, des artistes ouvriers comme Éric Pommés et Pascal Marzo. Éric présentait ses pièces type "Mécano" TM en bois, agrandies à échelle humaine pour constituer d'ineptes machines outils. De son côté, Pascal Marzo proposait ses flingues de science fiction fabriqués à partir d'éléments de récupération. Si cet éphémère manifeste toulousain eut lieu en 1996, dès les années 60 et 70, les artistes s'attelaient à leurs établis pour produire des œuvres à l'aspect bricolé et foutraque, augmentées d'une dimension poétique aux parfums magiques.

Ce mitan des années 90, est justement le moment où se dessine l'époque dans laquelle nous surnageons encore. Évolueront ceux qui l'habitent : génération X, web native, millenials, dans l'ordre ou le désordre, à vous de voir. Il est certain que les schémas d'existence au monde varient des uns aux autres.

Aujourd'hui, cet intérêt pour le faire, le bricolage et l'artisanat connaît un regain d'attention, alors que dans le même temps, le numérique et les représentants de la Silicon Valley envahissent et dominent l'espace culturel et artistique, oubliant parfois que celui-ci s'est construit sur les bases d'une histoire et d'enjeux esthétiques qui laissaient la place à la singularité et la marginalité sans se soumettre au diktat de l'audimat des likes. Supposons un instant que depuis l'apparition du numérique, peu de choses, en dehors des vitesses de calcul, n'aient changé hormis une sur-couche communicationnelle généralisée qui fait que tout un chacun, du fond de son garage, existe à la vue de tous. Ou comment se répandre sans jamais envisager se méprendre. La vraie révolution numérique ne se situe-t-elle pas au-delà des capacités toujours augmentées des machines mais davantage dans son impact psychologique sur ses usagers ? Comme toute nouveauté, elle engendre croyances et espérances naïves en un monde meilleur, entretenues par l'efficace

---

<sup>1 1</sup> Le 22 ou Lesalonreçoit est l'appartement, à Toulouse, de l'artiste Laurent Redoulès dans lequel il organise une exposition chaque 22 du mois depuis 1993.

propagande libérale. Les nouvelles technologies sont prétexte à une exploitation par le travail, camouflée par l'écran de fumée du cool management qui maintient l'espoir nocif d'une sortie de l'effet de crise permanent alimenté par les leaders des économies numériques. Programme idéal au renoncement perpétuel des revendications sociales. Le pseudo réalisme collectif dédié à la mise à mal des politiques sociales ne remet jamais en cause l'accroissement exponentiel des fortunes dominantes. Les joueurs de baby-foot de Cupertino participent à ce nouveau schéma de classe où le sweat à capuche camoufle de cool leurs stratégies de domination et aide à annihiler ainsi toute velléité de lutte. Comment ne pas imaginer une détestation de classes, lorsque les produits libérateurs de temps, vantés par la communication sont possiblement lisibles comme outils de contrôle. Quel avenir pour ce scénario de société ? Quelles issues, si ce n'est d'en détourner l'usage et essayer de construire une vision critique du monde où chacun peut réellement participer au débat et tenter d'endiguer les écarts sociaux. Il nous faut orienter nos ambitions responsables vers un bien-être commun qui passe prioritairement par des enjeux écologiques forts, propres à modifier en profondeur nos modes de pensées et de fonctionnement. Quelle place pour les artistes au milieu de cette intrigue ?

Est-il encore possible de faire bouger les lignes, comme Duchamp l'avait fait en 1913 avec sa roue de bicyclette ? Sommes-nous à un point de rupture où le libéralisme, auto enivré par sa capacité à générer du profit en exploitant toujours plus les masses, serait au bord de l'étouffement et de l'implosion ? Et si la roue de Duchamp, au-delà de son impact sur l'art, annonçait aussi la fin de la révolution industrielle et le passage à l'ère contemporaine ? Un an plus tard, la machine à broyer les hommes qu'ont été les tranchés n'a eu pour autre but que de gaver jusqu'à plus faim les industriels. Alors, cette roue immobile soclée sur un malheureux tabouret ne serait-elle pas un achèvement, la fin d'un cycle et le début d'un nouveau où le cynisme fait loi ! L'art au bord du gouffre ! Le mouvement stoppé et sacralisé pour formaliser une critique contre l'escalade capitaliste et l'accélération productive. Depuis Taylorisme et Fordisme sont dépassés ou du moins re-localisés dans les pays où la main d'œuvre est exploitable à l'envie. Pour l'Occident, l'enjeu est d'inventer un avenir aux populations déclassées. La troisième révolution industrielle, celle de l'informatique (après la vapeur et

l'électricité), sert d'anesthésiant en propageant le culte dérisoire des egos, où chacun développe son propre storytelling et tout à son auto-fascination, oublie sa réelle inscription au monde.

Dans ce contexte où la réalité dépasse les prédictions d'Orwell<sup>2</sup>, qui sont aujourd'hui les artistes ? Quelle ambition pour l'art ? Comment s'extraire de l'industrie culturelle et aménager des zones d'autonomie propices à une réinvention du monde ? Du trans-humanisme au post-internet en passant par l'art numérique, l'art se range, se classe et génère ses propres stases. L'impasse est proche. Même si nombreux sont les artistes pertinents à s'ébattre dans ces contrées marécageuses, je suis aujourd'hui convaincu qu'il faut abolir les genres. Chaque case se résume à une cellule. Paradoxalement la « Bricologie » telle que définie par Thomas Golsenne<sup>3</sup> n'est pas un genre artistique, c'est plus justement un nouvel angle critique pour aborder l'art. Plutôt que d'analyser l'objet fini, la question est orientée vers le processus d'apparition de l'œuvre. Comment l'artiste met en marche sa pensée plastique, qu'est-ce qui précède, l'idée ou l'objet ? Autant de problématiques défrichées par Robert Filliou<sup>4</sup> qui plutôt que de définir un mouvement artistique, permettent d'envisager des artistes qui pensent autant par leurs mains que par leurs idées et les accidents occasionnés par cette rencontre. Lieu où le génie côtoie le précaire sans l'annuler, territoire du principe d'équivalence de Filliou, l'endroit politique par excellence, celui où l'on se situe au-delà de l'efficace, hors du rendement libéral, anti-professionnel, amateur éternel ou bricoleur génial. Faire du bricolage un outil critique où les œuvres s'auto-génèrent et revendiquent leur fragile autonomie au sein de l'espace d'exposition.

Nous nous débattons dans l'ère du post politique, moment flou

---

<sup>2</sup> 1984, roman de Georges Orwell décrit un monde totalitaire où un leader omniscient « Big Brother », peut voir et contrôler sans cesse l'ensemble de ses sujets.

<sup>3</sup> Thomas Golsenne, historien de l'art, enseignant à la Villa Arson à Nice, a défini le concept de « bricologie » (contraction de bricolage et technologie) dans le cadre de deux événements : l'exposition « La souris et le perroquet » et les rencontres « Bricologie : l'art et la technique ».

<sup>4</sup> Robert Filliou, artiste total qui mêle avec malice la vie et l'art. Il créait le principe d'équivalence qui chamboule les classifications entre le bien fait, le pas fait et le mal fait. Les ondes de chocs de cette idée de génie perturbent encore la plane surface d'une pensée réactionnaire de l'art.

d'une tension entre des élites qui donnent à leur image une dimension cool et pop tout en instaurent une austérité socialement ultra violente et un populisme identitaire qui flirte de très près avec le fascisme. Les perspectives d'évolution ne semblent pouvoir venir que de citoyens indépendants, artistes, chercheurs, agriculteurs, inventeurs, susceptibles de créer les outils conceptuels et tangibles d'un renouvellement des enjeux de l'humanité. C'est au sein de cet environnement chaotique mais propice à un nouveau départ que l'art se ré-invente.

Depuis quelques années nous voyons dans les expositions le retour de formes bricolées, qui revendiquent autant leur précarité que leur inventivité tout en affirmant les ambitions de leurs dimensions réflexives et poétiques. Ces objets nous questionnent sur les liens entre : le chercheur et l'artisan, l'artiste et le maker, le programmeur et le poète.

La question du processus de travail remet enjeu les intentions de l'œuvre elle même. À l'écart d'un marché caricatural, celle-ci s'éloigne aussi doucement de l'exposition, pour devenir une plateforme de débat d'idées et de rencontre de compétences ou d'incompétences ! La démarche associe les métiers et les pensées sans autre objectif que créer du matériau à débats. Les passerelles sont multiples entre des territoires aux pourtours mouvants où la rencontre autour du travail génère autant d'enjeux techniques que des processus de pensée. Cette tendance, loin d'être récente, est amplifiée aujourd'hui par un savant effet de contraste, entre l'essor des nouvelles technologies qui facilitent de nombreuses étapes de fabrication et l'apparition d'un art dit numérique qui semble encore empêtré dans ses propres archaïsmes. L'art numérique en effet, pâtit de son nom qui illustre bien le syndrome dont il est victime, celui de l'interrupteur. Nombre d'œuvres produites, même si elles sont présentées comme immersives ou interactives, se résument à un effet de on et de off. Leur écriture de 0 et de 1, le langage binaire, en définit dramatiquement le champ d'investigation et nous sommes souvent témoins d'une interactivité poussive et primitive que les machines, malgré leurs évolutions, ne semblent pas capables de dépasser. C'est là où le bricoleur joue de son supplément d'âme en proposant des œuvres qui par leur fragilité et les doutes qu'elles véhiculent, entrent bien plus puissamment en

résonance avec notre humanité. Ce territoire d'exploration plus adapté aux réalités économiques de travail des artistes relègue le coûteux atelier numérique pour laisser place au développement d'ateliers collectifs, souvent hybrides entre machines-outils classiques (pour le bois, le métal) et laboratoire informatique aux ressources vertigineuses. Le numérique devient organique et entre de plain-pied dans les arts dits plastiques, non en générant des formes mais en faisant forme par la nature même des machines nécessaires à son apparition. Cela soulève justement les questions capitales relatives aux notions de production et à leurs cadres de développement. Les artistes, par souci d'économie mais aussi par défi face à la technologie, s'emparent des outils et techniques des travailleurs, des scientifiques et des chercheurs pour construire des œuvres sensibles et concrètes qui revendiquent un lien avec le travail, l'innovation et la survie.

Ces axes font aussi partie du champ lexical des lieux intermédiaires, collectifs d'artistes, artist run space et autres espaces auto-gérés. Ce qui souligne le lien direct entre l'artiste, les lieux qu'il anime et les enjeux curatoriaux qu'il convoque.

Les structures auto-gérées s'en sont emparées depuis longtemps, en proposant en même temps que le travail de diffusion, des espaces et des moyens de production. Pour parvenir à leurs fins, malgré des budgets modestes, ils ont su développer des espaces de travail, des ateliers, des mises en commun d'outils, de savoir et de techniques favorisant une transmission horizontale qui à l'heure d'une volonté de professionnalisation à tout prix, pourrait être envisagée comme une formation continue. Ces espaces, ce temps, ces partages, sont les moteurs de cette «bricolage», une poésie de la débrouille qui cependant n'oublie pas les enjeux sociétaux et se positionne par rapport aux mirages de l'innovation et de la croissance au détriment des risques écologiques. En effet, cette invention permanente à l'aide d'économies souvent précaires, s'inscrit pleinement dans les perspectives du développement durable.

Pour autant, ces modalités de travail ne produisent pas de formes propres et identifiables. Ici, les frontières sont ignorées tout comme les genres et les classements. L'objectif est d'encourager le partage des savoirs et leurs diffusions, concilier atelier et laboratoire et utiliser le numérique (immatériel) comme levier du concret. Cette méthodologie souple et organique permet l'irruption de l'expérience

dans le réel de l'exposition ! Il faut décroisonner collectivement, politiquement il faut casser les murs. Bien sûr, la « bricolage » n'existe pas ! L'art n'a besoin ni d'école, ni de genre ni de type, les chapelles n'existent que pour les Églises et l'Art n'est pas une religion.

Nous n'avons besoin ni de prêcheurs, ni d'illuminés, l'art ne sauvera personne ! Et c'est tant mieux !

Manuel Pomar, artiste, directeur artistique de Lieu-Commun.

Article paru en 2017 dans le numéro 32 de la revue Multiprise.

<https://atelierta.fr/2017/08/13/multiprise-n-32/#more-1576>